

CHAPITRE II

De Tambwé sur la Buschimaie,
le 10 janvier 1904.

Mon cher Frans,

Ta lettre datée de septembre vient de me parvenir par porteur, viâ Kanda-Kanda et Kaniembe, et je l'ai lue et relue avec émotion, car depuis tantôt deux mois que je vis ici, elle est la première nouvelle qui me parvient du monde civilisé. Dois-je dire que je me suis consacré sans retard à te répondre, plein d'un zèle amical d'autant plus grand que je compte me mettre, dans deux jours, en route vers Kanda-Kanda et que je pourrai ainsi moi-même y déposer ma lettre à la poste.

Que n'ai-je, mon cher Frans, ta plume de poète ! En quelles strophes émues je chanterais l'heure douce où je t'écris, la grande paix du village endormi, le coin de ciel clair-obscur

*qu'il
de
muraux
beaucoup
l'impasse*

*Peut-être dans les
Buschimaie, elle est principalement un site de
indigènes. On accède à elle par le de*

et les sourires d'étoiles qui apparaissent entre mes rideaux entr'ouverts; et je célébrerais Udinji, ma mignonne et tendre Udinji, qui, accoudée en ce moment sur la table, tout contre moi, regarde l'encre noircir mon papier avec la curiosité inquiète de ce que peuvent bien signifier tous ces zigzags bizarres. Car la chère petite, en dépit de mes tentatives d'explication, ne parvient pas à s'imaginer ce que peuvent être, à quoi servent la lecture et l'écriture.

Mais où donc ai-je l'esprit? Je ne songe plus que depuis des semaines et des semaines tu ne sais rien de moi. Je suis marié, mon ami, à la mode africaine s'entend, avec la plus délicieuse moricaude qu'il soit; nous habitons une maison... une maison qui dégote ton fier hôtel, je mène une existence de propriétaire et nous sommes limpidement heureux.

Combien cette réalité nargue mes appréhensions ridicules, lorsque dans ma dernière lettre, datée de Kaniembe, je t'annonçais mon départ avec Tambwé; je crois même, Dieu

sent ainsi que des spectateurs éconduits, lesquels, en l'absence du plus modeste strapontin, s'en retournent chez eux en grommelant pour se consoler :

— Au fond, je suis satisfait! Ma chère, avez-vous vu quel public entrain là dedans et quelles allures cela vous avait?...

Penser que c'est d'après de telles élucubrations et de tels racontars que le gros public se fera une opinion sur notre cher et puissant Congo! Que le geste royal de ce Messie qui révéla le Congo, que le labeur de ses disciples, tout cela sera nié et sapé sur la foi de quelque venimeux journaliste qui n'aura rien vu et cependant beaucoup retenu,... beaucoup retenu de ses entretiens avec le concierge et le marchand de billets!

Ceci m'amène à la grave question que me pose ta lettre. — Je reprends tes mots : «... Un homme jeune, valide, ayant un sens pratique de l'existence et quelques notions de travail matériel et d'agriculture, possédant trois ou quatre mille francs avec lesquels il

aura à payer entre autres ses frais de voyage, — cet homme pourrait-il aller s'établir au Congo, y exploiter une concession et acquérir non seulement de quoi vivre, mais aussi une petite fortune ?

« Quels dangers courrait cet homme quant au climat ? Quant aux indigènes ? Quelles ressources aurait-il à attendre du sol et quels coûteux moyens devrait-il éventuellement mettre en œuvre pour recueillir ces ressources et en tirer profit?... »

Je comprends qu'il s'agit de toi-même, que la société moderne dans laquelle ton manque de fortune t'oblige à végéter, t'étouffe de par l'étroitesse de ses jugements et de ses préjugés. C'est pourquoi je veux étayer d'arguments ma réponse et préciser nettement, en t'exposant mon aventure personnelle, dans quelles conditions et à quel point de vue j'envisage les choses.

Le Sud constitue une des parties du Congo les moins exploitées par les Belges. Je suis, au moment où je t'écris, un des rares blancs

qui ont traversé la région Bakète, c'est-à-dire le pays compris entre la Buschimaie et la Lulua et qui s'étend jusqu'au lac Dilolo, vers la frontière portugaise. Le poste extrême y installé par l'Etat indépendant est Kanda-Kanda, à quelque deux cents kilomètres au nord de ma résidence actuelle.

Dois-je te rappeler avec quel armement et quelle escorte j'ai accompli ce voyage? Du Tchipaka de Tambwé, je suis remonté jusqu'aux sources de la Lubi, entre la Buschimaie et la Lulua; j'ai suivi le cours de la Lulua jusqu'à hauteur de Kandanji, les rives de la Buschimaie depuis Kasongo jusque Tchibaka. J'ai rencontré dans cette étendue de pays où, je le répète, j'étais pour ainsi dire le premier blanc à entrer, une population d'une densité incroyable, des chefferies d'une importance considérable. Or, cette région est loin d'être spécialement privilégiée et j'estime que sa valeur économique peut être considérée comme la moyenne de ce qu'il y a à augurer du territoire du Sud.

Les nègres sont en général plus cannibales de réputation que de fait; crois bien que les ossements humains disséminés autour des cases sont essentiellement légendaires: en huit ans d'Afrique et, entre autres, dans tout le Kasai, je n'en ai quant à moi jamais aperçu.

Batétélas, Bakètes, Balubas, Bakubas, j'ai eu partout affaire à des noirs intelligents, doués d'une certaine initiative et même d'entregent. Toutes les peuplades ont aujourd'hui, en Afrique, plus ou moins entendu parler des blancs et de l'Etat indépendant — qu'elles appellent Bula-Matadi, — et leurs chefs en général, dès que leur prestige et leur autorité n'ont à souffrir en rien, voient avec satisfaction le commerce s'implanter dans leur région, commerce qui, en enrichissant leurs sujets, en grossira aussi les dîmes et redevances.

Ce qui, mon cher Frans, a fait tort à tant d'agents en Afrique et permis de s'accréditer aux histoires de violences et cruautés, c'est le manque de diplomatie, l'ignorance du tem-

Et d'ailleurs dans ces cas
démentis.

pérament nègre. Débarquer au Congo avec le seul objectif de gagner beaucoup d'argent et de vite s'en retourner, c'est, au point de vue égoïste, indiscutablement intéressant. Que des blancs, enfiévrés par ce but, aient, surtout dans les débuts de l'Etat indépendant, traité leurs sous-ordres indigènes avec quelque nervosité, cela est d'autant plus probable que les sociétés ne peuvent recruter leur personnel uniquement dans un monde d'élite... En tout cas, cela ne s'appelle ni coloniser, ni encore moins civiliser !

Au Congo, pour parvenir à un résultat durable, il faut que dans leurs rapports avec l'indigène, les agents colonisateurs apportent du tact, de la douceur et, avant tout, de la patience, infiniment de patience. Peut-être la menace et la violence précipiteront un premier succès, succès bâti sur l'intimidation et la haine, succès après lequel le chef blanc ne dormira plus que d'un œil, revolver au poing, jusqu'au jour où les nègres exaspérés massacreront leurs hôtes et pilleront leur factorerie.

Mais ne rien brusquer, s'immiscer tout doucement dans l'existence du noir, s'assimiler ses mœurs, sa politique, son langage, sa nourriture; s'imposer à son respect, non à coups de fusil, mais par sa valeur et son intelligence; donner sans rien demander; chercher enfin sinon à se faire aimer par l'indigène, du moins à l'habituer à considérer son commerce avec le blanc comme un événement normal et heureux! Des rapports établis dans ces conditions seront indissolubles et la colonie ainsi créée, désormais à l'abri des aléas, ne pourra que grandir et que fructifier.

Ma parole, je crois, mon cher Frans, que ma lettre, au lieu de répondre à ta question, s'égaré dans de la politique et de la critique générales! De mon expérience personnelle, un point ressort pourtant, à savoir que les dangers, quant à l'indigène, sont nuls du moment que l'étranger ne s'attire pas sa haine par des exactions et possède suffisamment de doigté pour ménager ses préjugés et ses susceptibilités. A toute éventualité, il y a évi-

demment à prendre quelques précautions, mais elles seront peut-être moins grandes que celles dont doit s'entourer l'habitant de Londres, Paris ou Bruxelles.

Là-dessus je reporte à demain la fin de ma consultation. La nuit s'avance et cette pauvre Udinji s'est endormie sur la table ; j'entends battre autour de moi une paix très douce et quiète ; et bien seul avec ma pensée, au milieu de cette solitude et de ce sommeil, en conscience je ne regrette pas le lointain outrancier et je me sens profondément calme et heureux. Je me fais en ce moment l'effet d'un bon bourgeois flamand qui dans son logis tiède se repose du labeur quotidien et ne conçoit aucune fête en dehors de sa femme, de sa pipe et de sa pinte d'uitzet.

Un cordial bonsoir, mon cher Frans !

JEAN.